

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 FEVRIER 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Poésie : L'hiver, par J. T.-O. Saucier.—Bibaud, par Benjamin Sulte.—Carnet du *Monde Illustré*.—Nouvelle canadienne : Les aventures de Nicolas Martin (avec gravures), par Régis Roy.—Nos gravures : Sir Charles Tupper ; M. W. Smith, nouveau maire de Montréal ; M. Jules Lemaitre ; La guerre en Abyssinie.—L'arbre du souvenir, par Gustave de Juilly.—Figures d'actualité : Sir H.-G. Joly ; M. Edgar Judge ; Monseigneur Gilly ; Le grand duc George.—La mort en Espagne.—Passe-temps récréatif (avec gravure), par Tom Tit.—Courrier de la mode.—Primes du mois de janvier.—Jeux et récréations.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Navier de Montépin.

GRAVURES.—Portraits : M. Wilson Smith, le nouveau maire de Montréal ; Sir Charles Tupper, baronnet et secrétaire d'Etat du Canada ; M. Jules Lemaitre, de l'Académie française ; Sir Henry-Gaston Joly de Lotbinière ; M. Edgar Judge ; Mgr Gilly, évêque de Nîmes ; Le grand-duc Georges, de Russie.—Souvenir du Carnaval de Québec (double page).—Gravures de mode, etc., etc.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

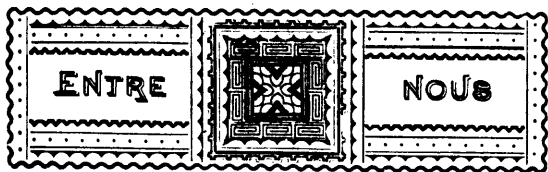
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



De temps en temps Montréal et Québec éprouvent le besoin d'organiser une exposition de glace, afin de bien rappeler aux étrangers que notre pays n'est pas du tout celui où fleurit l'orange.

On appelle cela le carnaval.

Non pas que l'on songe le moins du monde à la signification de ce mot, dont l'étymologie est bien connue, *carno, carnis* viande, et *vale*, adieu, l'adieu à la viande, mais parce qu'il veut dire en même temps, époque de réjouissances.

Et, vraiment, un Oriental assistant aux dernières fêtes de Québec, aurait pu croire que nous avions un peu perdu la tête, tant on s'est amusé dans la bonne vieille ville fortifiée, malgré la bise qui n'était pas tendre.

Mais les Orientaux ont de si singulières idées, témoin ce Turc qui après avoir passé quelques jours à Paris, en plein carnaval et au commencement du carême, disait très gravement dans ses impressions de voyage : " que

les Français devenaient fous en certains jours, mais qu'un peu de cendre, qu'on leur appliquait sur le front, les faisait rentrer dans leur bon sens."

Le mercredi des Cendres est encore trop loin pour que les Américains puissent emporter de nous cette idée, tout à fait turque. et nous avons encore le temps de faire nos adieux à la viande et à la folie.

Folie et viande sont donc à l'ordre du jour, comme avant.

** Est-ce à la folie qu'il faut attribuer le trait suivant, dont le général Gomez, chef des insurgés cubains, est le héros peu enviable.

Pendant un engagement, le cuisinier et le domestique du dit Gomez furent faits prisonniers et, en constatant la disparition de ces deux personnages, le vaillant général écrivit aussitôt au colonel commandant les troupes espagnoles auxquelles il avait eu affaire la veille.

AL COLONEL CAMPOS

Monsieur.

Vous avez comme prisonniers mon cuisinier et mon fidèle domestique. Remettez-les à mes avant-postes, au petit jour, demain matin, et vous recevrez en échange deux de vos lieutenants, prisonniers à mon camp. Ceux-ci seront fusillés si vous refusez de m'accorder ce que je demande.

Signé : GOMEZ.

L'échange fut fait à l'heure dite.

C'est égal mettre deux braves officiers sur le même pied, qu'un cuisinier et un valet de chambre, c'est un peu raide.

Mais ces têtes chaudes n'y regardent pas de si près et, quand on s'attend d'un jour à l'autre à recevoir une balle dans la tête, on en arrive, sous le soleil ardent de Cuba, à perdre un peu la notion des différences sociales et... militaires.

** Une institution qui n'est pas folle du tout, c'est celle du Parlement Modèle de Montréal.

On y discute des questions très sérieuses, si sérieuses même que le grand Parlement, le vrai, pourrait suivre avec intérêt ce qui s'y dit et s'y fait.

Je vois, par exemple, que le Parlement Modèle va être prochainement saisi d'un projet de loi réorganisant complètement notre milice et l'établissant sur le système appliqué en Suisse.

Ah ! c'est là une question qui intéresse beaucoup de monde et qui a été déjà l'objet d'études sérieuses de la part du colonel Turnbull, qui a commandé longtemps les Hussards réguliers à Québec et à Toronto.

Cet excellent colonel, actuellement retraité, avait une passion pour le système suisse et ne cessait d'exprimer son admiration pour l'organisation militaire de la République Helvétique. Il en parlait souvent, très souvent, et son rêve était d'en faire l'application à notre pays.

Le sujet serait certainement bien traité par le capitaine Chartrand qui, à mon sens, devrait publier une brochure sur la question, afin d'attirer l'attention des autorités militaires du Canada.

La chose en vaut la peine.

** Le carnaval, tout en ayant eu le plus grand succès, a cependant souffert d'une lacune, en ce sens que les pauvres ont été complètement oubliés.

Il est très juste de s'amuser et d'amuser nos visiteurs, mais il me semble que le comité ou une réunion de Québécoises auraient pu or-

ganiser une vente de charité—*vulgo* : bazar— à laquelle auraient certainement assisté les étrangers et nos compatriotes.

Les étrangers, auraient saisi cette occasion, pour se trouver en rapport avec nos jolies Canadiennes, sans besoin de présentation, et les gens du pays se seraient empressés d'encourager une bonne œuvre, sans distinction de races ou de religions.

Peut-être y pensera-t-on une autre fois.

** La boxe et le sport en général mènent à bien des choses et, entre autres au débit de boissons, en qualité de client, trop souvent, mais parfois aussi en celle de propriétaire.

Hanlan, le célèbre rameur, a accroché son aviron pour se livrer aux succès des affaires, qui consistent à désaltérer ses semblables, à Toronto.

Corbett tient un établissement de *lager beer*, quelque part, dans la Californie, et voici qu'un grand brasseur de Chicago vient de faire des propositions magnifiques, mais non désintéressées, à J.-L. Sullivan, pour l'engager à vendre ses produits dans la grande métropole de l'Ouest.

Sullivan daigne accepter cette offre séduisante et va bientôt quitter l'Athènes américaine pour devenir débitant de boissons et de poisons.

Grand bien lui fasse !

** Le mot papillonner n'est pas en grande faveur parmi les amoureux, et le papillon n'a pas la réputation du lierre, de mourir où il s'attache, mais voici que l'on vient de découvrir que l'amant des fleurs est cruellement calomnié.

Le papillon s'apprivoise, témoin cette anecdote racontée par une jeune Américaine :

J'avais, dit-elle, trouvé dans mon jardin un magnifique papillon, que le froid avait entièrement engourdi. Je l'emportai dans ma chambre et le mis dans une boîte où, deux heures après, il avait repris ses sens. Voulant achever de lui sauver la vie, je lui plongeai les antennes dans une dissolution sirupeuse d'eau et de sucre. Pendant trois jours, je continuai ce régime, et, le quatrième jour, l'insecte vint de lui-même se poser sur ma main et sucer sans mon aide la liqueur vivifiante. Dès ce moment, nous fûmes liés, mon papillon et moi, d'une étroite amitié.

Pour lui être agréable, je plantai des fleurs tout autour de la chambre où il habitait et, dès qu'il me voyait, il volait sur ma main, sur mon bras, sur mon épaule, comme pour me témoigner sa reconnaissance. M'arrivait-il de le placer sur une table et de lui passer les doigts délicatement sur le corps, non seulement il se laissait faire, mais encore il faisait le gros dos comme un chat qui se réjouit d'une caresse aussitôt que je faisais un mouvement pour sortir, il tournait la tête de mon côté comme pour me supplier de rester.

Au bout de trois semaines, il était devenu tellement apprivoisé, que je pouvais l'emporter d'une chambre dans une autre et le montrer à mes amis.

Malheureusement, les premiers signes de la vieillesse se firent bientôt sentir. Ses couleurs éclatantes disparurent, le corps se plissa, l'appétit diminua. Pendant les dix derniers jours, je dus le nourrir moi-même ; il ne voulait plus se poser que dans ma main, et, si je le plaçais ailleurs, il faisait mille efforts pour venir vers moi. Enfin, après trente-quatre jours de vie en commun, il mourut dans ma main.

Pauvre petit papillon, vieux et décrépit à un mois !

Léon Leduc

Le gouvernement n'est jamais plus décrié que dans le pays où tous aspirent à le servir. —A. TOURNIER.